

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Nos morts : M. l'abbé Louis Meichtry,
M. l'abbé Jean-Etienne Raboud, M. l'abbé
Léon-Joseph Jaccoud, M. Maurice Trottet,
M. Gottfried Ulrich

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1930, tome 29, p. 205-210

© Abbaye de Saint-Maurice 2011



NOS MORTS

M. l'abbé Louis Meichtry

Malade depuis très peu de temps, M. l'abbé Louis Meichtry fut rapidement enlevé par une violente bronchite dans la soirée du 9 août dernier, à l'heure où sonnaient les premières Vêpres de S. Laurent, patron de la paroisse de Bramois.

Né à Sierre en 1866, le jeune Meichtry fit de bonnes études au Collège de St-Maurice (de Principes à Philosophie, 1882-89), où il laissa le souvenir d'un élève studieux et d'un camarade enjoué et sympathique. Il fut président de l'« Agaunia », section de la Société des Etudiants Suisses pour laquelle il montra toujours un attachement très marqué. Sa piété le porta dès lors à tâcher d'établir au Collège une Congrégation de la Sainte Vierge qui ne vit le jour que plus tard.

N'ayant pu entrer comme il le désirait dans l'Ordre des Frères Prêcheurs, il demanda son admission au Séminaire de Sion où il fit toutes ses études théologiques. Ordonné prêtre durant sa dernière année, en 1893, il célébra sa première messe à Sion dans l'intimité familiale. Peu après, il fut nommé Recteur de Vionnaz et, au bout d'une année, Curé de Nax, où il resta deux ans. En

1896, il prit possession de la Cure de Bramois : c'était le poste définitif que lui réservait la Providence, où il pourrait prodiguer, pendant 34 ans, avec un zèle toujours jeune les trésors de son cœur dévoué et de sa piété sacerdotale.

Restaurateur de l'église de Bramois qu'il décora avec un goût parfait, fondateur de la florissante société de chant, de la fanfare locale et de la société des jeunes gens, prédicateur apprécié et conseiller éclairé, homme de tact et de savoir faire, pasteur infatigable, il gouverna sa paroisse en homme de Dieu et en ami des hommes. Il savait instruire, diriger et encourager avec une charité souriante et persévérante, et ses confrères se rappelleront la cordialité douce et sincère avec laquelle il les recevait toujours dans son hospitalier presbytère.

Sa mort fut simple et modeste comme toute sa vie, mais parfumée de vertus profondes qui ont fait de lui un prêtre modèle.

M. l'abbé Jean-Etienne Raboud

Le prêtre dont l'existence bien remplie s'est brusquement terminée le 16 septembre à la maison de retraite du clergé, à Villaz-St-Pierre, a tenu une place importante dans la vie religieuse du canton de Fribourg au triple titre de chef de paroisse exemplaire, de doyen du clergé de la Glâne et de promoteur de la musique sacrée.

M. l'abbé Etienne Raboud, de Villarsiviriaux et Villargiroud, était né dans ce dernier village le 22 janvier 1858. Il fit ses études classiques aux Collèges de Saint-Maurice (de Grammaire à Rhétorique, 1872-76) et d'Einsiedeln et entra, en 1874, dans la Société des Etudiants suisses, dont il fut un membre enthousiaste et à laquelle il garda jusqu'à la fin une chaude affection. Après une préparation fervente au Grand Séminaire, il fut ordonné prêtre à Fribourg le 16 juillet 1882, et fut aussitôt désigné pour le poste de vicaire à Vevey. Dès l'année suivante, M. l'abbé Raboud fut placé à la tête d'une paroisse, Courton, où il resta huit ans. Il y laissa une église agrandie et une Cécilienne fondée par lui et en plein essor.

En 1891, une amitié déjà ancienne pour Mgr le recteur Jean Jaccoud, sa sympathie pour les jeunes gens, les fatigues d'un ministère assez chargé, un esprit de sociabilité qui lui faisait rechercher le commerce de ses confrères, l'engagèrent à accepter le poste de préfet des externes au Collège Saint-Michel. Mais sa discipline un peu trop douce et ses répugnances pour la rigidité des règlements et pour une vie trop mathématiquement divisée, le ramenèrent à l'existence plus variée du ministère paroissial. En 1892, il prit la direction de la paroisse de Siviriez.

Pendant vingt-quatre ans, M. le curé Raboud s'y dépensa généreusement pour le bien des âmes et la gloire de Dieu. Il y forma une excellente société de chant, embellit l'église paroissiale, s'ingénia à édifier les âmes par la dignité et la beauté des offices, construisit une vaste maison d'œuvres et édifia une grotte de Lourdes gracieusement aménagée.

La promulgation des règles édictées par Pie X pour le chant liturgique avait redoublé le zèle de M. Raboud pour la musique

sacrée. Il se fit le propagateur des directions pontificales, leur recruta partout des adhérents et stimula la fondation des Céciliennes pour les mettre en pratique.

La dignité de doyen du décanat de Romont, à laquelle M. le curé Raboud fut élevé en 1913, vint consacrer un mérite reconnu de tous ; le curé de Siviriez la porta avec l'affabilité qui rendait, chez lui, l'autorité si aimable et si douce.

Les difficultés du ministère conduisirent, en 1916, M. le doyen Raboud à accepter les postes plus modestes de chapelain de Prez-vers-Siviriez d'abord, puis, en 1921, de Cottens. Il emporta dans ses retraites successives ses goûts pour le plain-chant, la musique, la peinture, et même pour la versification, et marqua partout son passage par des essais artistiques, qui portaient toujours le cachet d'une douceur et d'une finesse peu communes.

La laideur sous toutes ses formes et dans tous les domaines, spécialement dans le domaine de la moralité et dans celui de la peinture, provoquait chez lui le dégoût et excitait parfois sa verve ironique ou indignée : car l'esthète, en lui, pensait et voyait beau et le prêtre ne savait pas descendre jusqu'à la vulgarité.

M. Raboud résigna les fonctions de doyen en 1921. Ce printemps, il s'était retiré à la maison de repos de Villaz-St-Pierre, pour se préparer à l'éternité. Jusqu'au dernier jour, il conserva sa vivacité d'affection pour ses parents, ses confrères, ses amis pour les chantages qu'il avait formés, pour les étudiants et les enfants.

Beati mites. Bienheureux les doux !

Sur le rôle de l'abbé Raboud dans le progrès du chant en pays fribourgeois, l'abbé Bovet écrit les lignes suivantes :

Le vénéral défunt que nous pleurons était doté d'un goût très sûr pour les questions d'art ecclésiastique. De fréquentes lectures, des voyages, des relations avec maints artistes l'avaient mis au courant des tendances diverses et nouvelles de la construction et de la décoration des églises. Mais ce qui l'intéressait le plus et lui tenait le plus à cœur, c'était le chant liturgique. Il eut bien vite compris la tâche qui s'offrait à lui dans ce domaine auprès de nos chantages, habitués à un plein-chant lourd, lent, las, sans goût, ni piété, ni délicatesse, à une musique dont la banalité égalait la mondanité.

M. Raboud fut, de tout temps, l'enthousiaste admirateur du fameux abbé Franz Witt, le fondateur zélé et pieux des Céciliennes d'Allemagne ; aussi le prît-il pour modèle dans l'œuvre qu'il allait entreprendre chez nous. Préparé par des voyages à l'abbaye de Solesmes, par les conseils et les exemples pratiques de Dom Delpech surtout, il commença la croisade en faveur du chant grégorien si heureusement restauré par les Bénédictins. Dans sa paroisse de Courton, puis au collège Saint-Michel, puis surtout à Siviriez, il mit tout en œuvre pour introduire la version et la manière nouvelles du chant grégorien et arriva bien vite à des résultats remarquables. Mais son zèle ne s'arrêta pas là, car il voulut porter dans d'autres paroisses la réforme musicale. A cet effet, il jugea que le meilleur moyen de promouvoir le progrès sur une plus grande échelle était de fonder une fédération de

chantres d'églises, de Céciliennes, comme on se mit à dire. A d'exemple de ce que M. le curé Helfer, de Schmitten, avait fait pour la Singine, il arriva à grouper et à organiser les chantres glânois, à leur tracer un programme de travail et à les réunir en des assemblées solennelles périodiques encore en vigueur maintenant, où chaque section se produit, ou seule, ou en union avec les sections sœurs, dans des pièces de chant grégorien préparées selon les bons principes et en des morceaux polyphoniques de simple mais bonne musique.

Inutile de dire que les résultats de cette initiative furent très réconfortants et allèrent grandissant et s'étendant dans tout le pays fribourgeois.

Il nous plaît toutefois d'adjoindre au nom de cet apôtre du début dans l'action musicale liturgique chez nous ceux de quelques-uns de ses amis, collaborateurs ou imitateurs, qu'il est bon de signaler à la reconnaissance de notre génération actuelle. Citons M. le chanoine Vaucher, à Romont ; M. le professeur Sidler, au Collège¹ ; son successeur, M. Hartmann ; M. le doyen Biolley dans le décanat de Saint-Maire² ; dans la Gruyère, M. le curé Dr Alex, et parmi les vivants, M. l'abbé Dr Péclat, jadis à Vaulruz ; M. le professeur Haas, de Fribourg ; M. le curé Menétrey, naguère à Courtion, et d'autres encore.

Tous ces pionniers du relèvement et du développement du chant liturgique chez nous forment autour de M. l'abbé Raboud une belle couronne dont il est le centre ; aussi bien fut-il, pendant nombre d'années, le président cantonal des Céciliennes fribourgeoises, toujours sur la brèche, infatigable. On croira volontiers que les difficultés et les ennuis ne lui manquèrent pas. L'assaut contre le mauvais goût et les habitudes regrettables mais invétérées ne va pas sans heurts et seules une délicatesse de procédés et une persévérance optimiste en peuvent venir à bout. Ce fut ce qui caractérisa l'action de M. Raboud. Doué d'une voix souple, très agréable, humble et discrète, il donnait aux chanteurs, rangés autour de lui, des exemples si alléchants, si convaincants, il savait les leur rendre si aisés à suivre par ses explications et ses encouragements, qu'ils sortaient des répétitions conquis et enthousiasmés. Son esprit surnaturel et sacerdotal trouvait toujours à s'exercer auprès des chanteurs et cela avec une simplicité, une bonhomie, un humour jamais en défaut.

Sûrement, nos chantres céciliens, anciens et nouveaux, ainsi que tous ceux qui ont à cœur le développement artistique et liturgique de notre pays, auront un souvenir et surtout une prière pour ce vaillant ouvrier de la Maison de Dieu que fut M. le doyen Etienne Raboud.

J. BOVET

¹ Professeur au Collège de St-Maurice. Cf. *Les Echos de St-Maurice*, février et déc. 1917, février 1918. M. le doyen Raboud lui-même consacra un article à M. Sidler dans les *Echos* d'avril 1917.

² Cf. *Les Echos de St-Maurice*, sept.-oct. 1928.

M. l'abbé Léon-Joseph Jaccoud

A un mois de distance de M. l'abbé Raboud, le 12 octobre, voici que meurt, au même lieu que lui, après une longue maladie, celui qui fut son successeur comme doyen du décanat de Romont, M. l'abbé Jaccoud.

Originaire de Fiaugères (Veveyse), il y était né le 19 mars 1859. Il fit ses études au Collège de St-Maurice, de Principes à Philosophie (1872-79). C'est là qu'il entra dans la Société des Etudiants suisses, dont il se montra toujours un membre dévoué. Donnant suite à sa vocation sacerdotale, il entra au Séminaire de Fribourg et il fut ordonné prêtre par Mgr Mermillod le 22 juillet 1883 (dans la même ordination que M. Pierre Biolley).

M. Léon Jaccoud était un esprit solide, de forte doctrine. Etudiant, ses auteurs préférés étaient Joseph de Maistre, Auguste Nicolas, Louis Veullot. Séminariste, il était l'un des plus fervents de saint Thomas d'Aquin.

Jeune prêtre, il fut envoyé comme vicaire à Bottens, où il resta deux ans. En 1885, il devint curé d'Aumont et, en 1895, curé de Villaz-Saint-Pierre. En 1921, il remplaça comme doyen du décanat de Romont, M. l'abbé Raboud.

Dans sa longue carrière ecclésiastique, M. l'abbé Léon Jaccoud se distingua par un zèle exemplaire. Profondément pieux, il s'efforça de travailler énergiquement à la sanctification des âmes dans les deux paroisses qu'il a administrées. Son caractère tout d'une pièce ne le portait pas à ménager la vérité, mais on sentait qu'il la disait à tous et à chacun avec une conviction sincère et pour le plus grand profit de ceux qui devaient l'entendre. Il aimait les belles œuvres catholiques créées par le chanoine Schorderet. C'était un bon Fribourgeois, qui comprenait les vrais intérêts de son pays et qui le défendait avec ardeur.

Depuis quelques années, la santé de M. le curé et doyen de Villaz-St-Pierre était visiblement atteinte. En 1923, il se sentit obligé de résigner ses fonctions ; il fut nommé chapelain à Villaz-St-Pierre même, et c'est dans cet humble poste qu'il se prépara à la mort. Sa mémoire restera en bénédiction dans les deux paroisses dont il fut le curé et dans le clergé où tous ses confrères l'appréciaient pour sa belle franchise et son bon cœur.

M. Maurice Trottet

M. Maurice Trottet appartenait à une famille originaire d'Arbusigny en Savoie, d'où une branche est venue à Genève et une autre à Monthey.

M. Maurice Trottet fit ses études au Collège St-Michel de Fribourg et les acheva à celui de St-Maurice (Rhétorique 1897-1898), puis il fréquenta la Faculté de droit de l'Université de Fribourg, et devint enfin avocat et notaire dans sa ville natale de Monthey.

Depuis 1916, Me Maurice Trottet présidait avec distinction la ville de Monthey, qui, grâce à son intelligence et à son dévouement, bénéficia de développements considérables, d'améliorations et d'œuvres importantes.

Tout dévoué à la chose publique, M. Maurice Trottet reçut encore de ses concitoyens un mandat de député au Grand Conseil, de 1917 à 1925, et présida même cette Chambre pendant l'année législative 1922-23. A la mort de M. le Conseiller d'Etat Delacoste, lui aussi Montheysan, savoisien d'origine et coreligionnaire politique de M. Trottet, il fut question de ce dernier pour le Haut Conseil exécutif.

Rappelons encore quelques titres qui complèteront le tableau de l'activité déployée par M. Trottet : Rapporteur près le Tribunal du District de Monthey, Président de la Chambre pupillaire, Vice-président de la Chambre valaisanne de commerce, Secrétaire de l'Union des Industriels valaisans, c'était partout l'homme pondéré et judicieux.

C'était de plus un lettré et un homme de commerce toujours agréable. M. le député Maurice Delacoste, fils de l'ancien Conseiller d'Etat, a rappelé en termes heureux, le jour des obsèques, tout à la fois l'administrateur, l'écrivain, l'artiste et l'ami sûr qu'était M. Trottet. « Il avait en effet, écrit le *Nouvelliste*, de la verve, une plume alerte et vivace. De son encrier comme de sa conversation, jaillissaient des gerbes d'étincelles. »

Plus encore, héritier d'une tradition politique qui, en ses origines, avait surtout incarné les aspirations du Bas-Valais à l'égalité avec le Haut, et qui avait eu pour but de remplacer les privilèges aristocratiques par l'égalité politique, M. Maurice Trottet eut le mérite, malgré toutes les séductions, de garder sa foi et de pratiquer, discrètement mais sincèrement, sa religion.

Déjà affaibli depuis plusieurs mois, il fut frappé par une attaque d'apoplexie en plein Conseil communal, le soir du 10 octobre. Le prêtre eut encore le temps d'accourir, puis le malade rendit le dernier soupir dans sa 51^e année.

Le 12 octobre, Monthey fit à son président de belles funérailles, auxquelles prirent part, outre la foule et les écoles, toutes les sociétés locales avec une quinzaine de drapeaux, et derrière l'huissier municipal aux couleurs héraldiques vert et jaune, les autorités communales et bourgeoises, enfin, avec l'huissier cantonal blanc et rouge, les représentants de l'Etat, du Grand Conseil, des Tribunaux et des corps auxquels appartenait le défunt. Signalons particulièrement la présence du Juge fédéral Couchepin et de son frère le Colonel Couchepin, Président du Grand Conseil, apparentés au défunt, de MM. Troillet, Pitte-loud et de Cocatrix, Conseillers d'Etat du Valais, de M. Perrier, Conseiller d'Etat de Fribourg et ami personnel de M. Maurice Trottet.

Nous prions la famille si cruellement éprouvée de trouver ici l'expression de nos condoléances sincères.

M. Gottfried Ulrich

M. Gottfried Ulrich, de Küssnacht, âgé de 36 ans, est décédé après une longue maladie patiemment supportée, à l'hôpital de Schwyz, le 23 septembre.

R. I. P.